

Entre 2 départs



Sydney C.

Sydney C.

Entre 2 départs

© Sydney C., 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9950-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1ER DÉPART

Cette petite flaque dans la cuisine ce matin-là... comme un mauvais présage.

Nous attendions un moment de joie nous annonçant la vie... L'échographie nous annonçait l'inverse... quel effroi !

Le temps nous a laissé deux mois de répit... nous en avons profité pour te dire combien nous t'aimions, combien tu nous manquais déjà... tu nous as accompagnés, joyeuse et insouciante en Italie, profitant de la mer et de ce soleil d'hiver dont la lumière rasante cachait notre détresse, pour nous déclarer ta passion pour la vie...

Et puis, sans crier gare, l'ombre t'a enveloppée... nous a enveloppés... très vite... trop vite.

Pas de solution, pas d'issue, pas d'espoir, pas de sursis...

Ton visage nous a montré cette douleur qui te rongait et que tu as supportée en silence, courageuse comme toujours...

Tout ce que tu nous as donné ne pouvait se conclure dans la souffrance... nous avons alors décidé de te laisser partir en paix.

Nous t'avons enlacée dans nos bras, comme trois âmes perdues, tiraillées, déchirées, anéanties... quand doucement ta tête s'est faite lourde et que ton regard passionné s'en est allé...

Nous t'avons ramenée à la maison, notre maison où tu as vécu et donné la vie...

Sur un tapis de fleurs de jonquilles parsemé des premières violettes odorantes, nous t'avons allongée, pour que l'hiver qui gelait nos cœurs ait un léger parfum de printemps...

Tu reposes au pied du grand rosier jaune et sous l'ombre feutrée du vieux poirier, là où le vent qui caresse la plaine apportait les odeurs du lointain que tu aimais tant.

Quand dans un geste fixe nous admirions ta beauté, et que seul le duvet

soyeux de ton cou frémissait à ce souffle...

Ensemble, nous avons partagé un trop petit morceau de vie... il t'accompagne et laisse, gravée dans notre mémoire et notre cœur, une cicatrice à jamais ouverte et profonde...

Si seulement le temps avait voulu...

Rayyan, à jamais nous t'aimons.

MON PROFESSEUR DE LETTRES

En ce premier jour, nous entrions en classe, sagement en file. Il nous tournait le dos, face à la baie coulissante qui s'ouvrait sur une bute engazonnée.

Un cep de vigne écorché, décharné et sec prolongeait sa manche trop longue et fripée.

Son dos légèrement voûté semblait rétracter ce bout de bras déformé comme pour cacher cette blessure profonde.

« C'est un accident, rien qu'un accident, et je vais vous le raconter » dit-il sans un bonjour, sans une attention pour cette assemblée de gamins, prétentieux de leur jeunesse et de leur beauté sans altération.

« À quatre ans, j'ai trébuché sur un tapis qui se trouvait devant la cheminée... je me suis retenu avec cette main » dit-il en la soulevant, ce qui fit ployer son front.

Tout était dit... ma répugnance laissa place à la compassion. L'imagination créa le reste et l'apitoiement m'envahit.

« Mais non ! » cria-t-il presque... puis reprenant, « Je ne souffre pas... » un silence... « plus, tout du moins... »

Et puis... « sachez mes enfants que cette épreuve fut une force, une abnégation face à la différence, à la souffrance, au regard des autres. Mais oublions tout cela, car c'est du passé. C'est autre part. C'est à moi... »

J'écoutais sa voix douce, à la fois pleine d'une puissante vitalité et d'une grande certitude.

Ces quelques mots dont je ne connaissais pas toute la signification et la tonalité dans la façon de les dire me subjuguèrent.

Cloué sur ma chaise, j'étais déjà admiratif devant cet homme grisonnant que je découvrais et dont le corps rabougri n'arrivait pas à cacher les épreuves d'une enfance sans aucun doute éprouvante.

« Bien ! » dit-il sèchement. Il fit un quart de tour en se dirigeant vers le tableau noir recouvert d'une poussière de craie mal effacée.

Nous ne voyions que son échine tordue et sa nuque engoncée.

« Disposez-vous de votre cahier de brouillon au format A4 ? » Cria-t-il

Un léger mouvement de mal-être répondit en écho.

« Je l'avais inscrit sur la liste du matériel que vous deviez vous procurer pour cette rentrée scolaire » tonitrua-t-il en réponse à notre silence.

« Ce n'est pas grave et ceux qui ne l'ont pas devront se le procurer

rapidement »

« En attendant, ils pourront écrire sur une feuille libre »

Mine ragaillardie des jeunes concernés...

« Tous les jours, vous m'entendez, je dis bien tous les jours, vous devrez me raconter une histoire en dix lignes au maximum. Vous l'écrirez sur ce cahier de brouillon, à l'encre noire... Pas de bleu, ni de crayon papier ; de l'encre noire et uniquement de l'encre noire »

Un léger brouhaha des plus enhardis envahit la classe, car cette exigence prenait certains d'entre nous au collet pour les soulever vers un Everest infranchissable.

Des « Impossible » et des « Mais non... » susurrés le firent se retourner vers nous.

Son visage nous apparut enfin de face.

Marqué par l'âge, il était aussi terne et gris que les rares cheveux bien coupés qui encadraient son crâne dégarni.

Bien que je n'eusse rien dit, j'appartenais à la troupe de ceux que les mots rebutaient, surtout s'il fallait les empiler à l'horizontale pour composer des phrases.

Mon imaginaire juvénile débordant était affublé d'une asphyxiante dyslexie. Aussi, les mots s'enorgueillissaient à se détacher de mes doigts en d'étranges et facétieuses circonvolutions décomplexées, pour coucher sur le papier des transcriptions farfelues dénuées d'orthographe.

Si une jolie orthophoniste s'était acharnée sur mon cas, je restais résolument réfractaire à toute idée de calligraphier ce que j'avais à dire, ce dont je ne savais me priver, et qui me valait une réputation de « grande gueule »...

Pourtant, ce jour-là, je n'ai rien dit... je me suis caché dans la vague réprobatrice qui déferlait sur ma tête. J'exprimai mon désarroi par une mine renfrognée et revêche.

Quel personnage saugrenu pouvait avoir l'idée d'exiger dix lignes par jour, alors que dix par semaine étaient déjà pour moi une épreuve titanesque et douloureuse ?

Cet homme était-il fou ? Si son handicap m'avait attendri, je ne regrettais plus qu'une chose en cet instant, c'est qu'il ne soit pas tombé la tête la première...

Il reprit « Dix lignes pour exprimer un moment de la journée, une sensation, un sentiment, un échange avec un camarade ou une dispute. Cela m'est égal, du moment qu'il y ait dix lignes... »

Un audacieux, que je remerciai comme le sauveur terrassant Cerbère, leva le doigt pour un « M'sieur ? »

Un magistral « Non » fut suivi d'un « Efforcez-vous de prononcer correctement ce que vous tenez à me dire, ne serait-ce que par politesse. Vous n'êtes pas dans un quelconque « boui-boui » mais dans un lieu de savoir qui vous accueille, afin de vous apprendre à aimer les mots, à aimer les écrire, à aimer les aimer... cela demande du courage, car ils ne se laissent pas apprivoiser aisément...il faut les choyer, les secouer, les attendrir pour qu'ils se donnent à vous... Si vous les massacrez en les négligeant, ils ne seront jamais vos amis, ni vos complices... Reprends, mon garçon ! »

« Monsieur ? »

« Je t'écoute »

« Est-ce qu'on peut raconter des histoires de monstres et de robots, ou les histoires des films qu'on a vus ?... »

« C'est un peu facile, non ? » « Raconter l'histoire imaginée par un autre n'est pas le but recherché » « Ce que je souhaite, c'est que vous fassiez l'effort de vous souvenir de ces petits moments qui ponctuent vos journées. Ils peuvent vous paraître insignifiants mais s'ils sont écrits, ils resteront dans votre mémoire tout au long de votre existence » dit-il en s'adressant à celui qui avait osé...

« Mais, Monsieur, on sait pas faire... »

« On » est un âne ! Tous, autant que vous êtes, êtes capables d'écrire ces dix lignes quotidiennes...je me moque des fautes, de la mauvaise traduction de votre pensée par des expressions maladroitement ou mal agencées... vous êtes ici justement pour vous familiariser avec l'écriture, pour que vous parveniez à sublimer des moments anodins en les crayonnant sans fioriture »

Dans ma tête s'échafaude le pire...je panique... je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit et ses mots m'embrouillent la cervelle et me les font rejeter et craindre... moi qui ne parviens pas à écrire « pâté » autrement que « pattée », comment veut-il que je m'en sorte ?

Je suis atterré, détruit. J'imagine déjà les notes qui, cumulées les unes aux autres, formeront un ovale souligné de trois traits appuyés pour marquer l'infamie dont je suis affublé. Si le bonnet d'âne n'est plus à la mode, il est virtuellement posé sur mon petit crâne »

Je ne me connaissais pas ce courage et, à ma grande surprise, je me vis lever malgré tout, un doigt hésitant.

Son regard bleu profond me fixe. J'y vois, dans un instant de fulgurance, une âme bienveillante et douce, curieuse de ce que je vais dire, curieuse d'entendre

ma voix, curieuse de connaître ce que je suis...

Je me lance, tel un désespéré qui se noie.

« Monsieur, c'est pas intéressant de raconter ça »

« Comment ça, pas intéressant ? » me répondit il un peu déçu par mon affirmation.

« Ben... raconter que je me suis disputé avec mon copain ça n'intéresse personne... et puis je peux le dire en une ligne »

« Ah ? Crois-tu que d'expliquer les raisons de cette dispute et la manière dont vous vous êtes séparés, fâchés ou réconciliés, peut s'écrire en une phrase ? »

Devant ma confusion il rajouta tout en se redressant pour s'adresser à l'auditoire.

« Je vais vous donner un exemple qui m'a été raconté l'année dernière par un de vos camarades » :

« Il a écrit qu'il avait manqué son car de ramassage parce qu'un besoin pressant l'avait immobilisé dans les toilettes pendant dix minutes...il aurait pu raconter cette histoire en cent lignes... il aurait pu décrire son déjeuner à la cantine et évoquer l'aliment qui avait perturbé sa digestion...il aurait pu tout autant décrire la couleur des peintures et des joints du carrelage qui revêtait les murs des toilettes... ou bien encore, la difficulté qu'il a éprouvée pour rentrer chez lui ou pour parvenir à rassurer sa maman qui devait s'inquiéter de ne pas trouver son fils à l'arrêt du bus... »

« Eh bien non, il a tout simplement raconté qu'il avait mangé quelque chose qui ne lui avait pas convenu et qu'il s'était rendu aux toilettes en courant. Il a décrit la sensation de froideur qu'il avait ressentie lorsqu'il avait posé ses fesses sur la lunette et que cela avait déclenché un réflexe qui l'avait obligé à passer plus de temps qu'à l'ordinaire dans cet espace dédié »

Ainsi, au cours de cette année scolaire, en côtoyant cet enseignant un peu loufoque et amoureux des mots, en ai-je été épris à mon tour. Je les emberlificote afin qu'ils s'unissent de manière à ce qu'ils me soient harmonieux, qu'ils m'ouvrent ces horizons interdits par l'inculture, par la soumission au précuit, au préconçu, par cette infâme bouillie servie sur la table du suprême abrutissement audiovisuel et par ce terrible fléau du scrolling...

Bref, tout cela a débuté par une histoire de merde...

LA SIESTE

Les rires s'entendaient au loin. Mes sandalettes claquaient à chacun de mes pas, mon maillot de bain encore humide de la veille me collait aux fesses. Une petite serviette éponge sur les épaules, j'activais mon pas pour rejoindre rapidement le joyeux groupe familial où amis, tantes, oncles et cousins s'ébattaient gaiement dans les bassins d'irrigation. Ma mère, attentive, me suivait du regard jusqu'à ce que je disparaisse derrière le mur d'enceinte du jardin. Elle préparait le repas de midi avec grand-mère, avant de nous rejoindre pour participer à la baignade.

Je montais sur le muret du plus grand des bassins d'irrigation où se prélassaient au soleil d'août, ma sœur aînée et notre plus jeune tante. Les autres, nageaient en s'arrosant, plongeaient ou traversaient la longueur en apnée. Mon arrivée suscitait l'attention de tous. J'étais le dernier né et la famille avait une fâcheuse tendance à me câliner à l'excès, ce qui m'avait valu le surnom de « Lèche-le ».

Ce surnom m'avait été attribué alors que ma mère, devant mes grimaces d'impatience, suppliait ma grand-tante, qui avait tendance à me surcharger de baisers, de cesser. Elle l'implorait par des « Laisse le ! » pour limiter ses manifestations expansives. J'en avais pris mon parti et repoussais chacune de ses tentatives par des « Laiche-leuuuu » agacés.

Je sautais à mon tour dans le bassin. Le cousin Pouce se précipitait vers moi, puis insistait pour me prendre sur ses épaules d'où je plongeais avec délice. Je nageais jusqu'à ce que mes lèvres bleuies indiquent au reste de la troupe, la fin de la baignade. Nous repartions tous ensemble rejoindre la grande table, sous le vieux cerisier à l'écorce pelée. Grand-mère y avait déposé de grands saladiers remplis de légumes colorés en provenance du potager de grand-père. Tomates, oignons doux et haricots verts assaisonnés d'herbes fraîches et odorantes constituaient les éléments principaux du déjeuner, parfois accompagné d'un lapin tué la veille ou de poissons achetés tôt à la criée.

La bonne humeur familiale donnait à ces repas une saveur douceuse. Les chamailleries bon enfant et les jeux de mots gouailleurs échangés, étaient émaillés de rires ou de cris offusqués. Le plaisir de se retrouver après une année scolaire s'émaillait de bienveillance où l'amour entre chacun des membres de la famille s'exprimait sans ambages. Si le bonheur devait m'inspirer, il se teinterait de ses instants précieux.